

Le petit café était désert, ou presque, à cette heure-là. Les premiers clients, ceux qui viennent le matin avant d'aller travailler, avaient déjà consommé café, bière, vin, alcool. Le deuxième flot de clients ne prendrait le café d'assaut que vers les onze heures. Il était neuf heures. Une clarté d'été indien inondait l'établissement jusque vers les tables du fond. La patronne tenait le bar, organisant à l'avance son travail de la matinée, jetant quelques coups d'œil vers la rue, où quelques rares piétons déambulaient tranquillement. Le quartier était paisible, à la limite du centre ville, assez loin de l'agitation des magasins. Il n'y avait que la sous-préfecture à deux pas. Et il ne se passe pas grand chose autour d'une sous-préfecture du Pas-de-Calais. Le café était un café d'habitues. Rares étaient les inconnus qui y pénétraient.

Quand la patronne vint déposer sur la table une tasse de café noir, Joséfa ne leva même pas la tête. Le nez dans le journal, à peine murmura-t-elle un *merci* tout juste audible. Mais la patronne ne s'en formalisa pas le moins du monde. Elle connaissait bien Joséfa. Celle-ci venait depuis des années boire son petit noir et lire l'exemplaire de *La Voix du Nord* que le café mettait à disposition de ses clients, chaque jour que Dieu fait vers les neuf heures. Elle s'asseyait toujours à la même place. Adossée au mur en face du comptoir, elle se tenait assez loin de la devanture, mais pas trop, afin de pouvoir par instant observer le spectacle de la rue. La patronne ne savait rien de Joséfa, sinon cela. Il y avait entre elles cependant comme une vieille complicité qui place l'intimité dans la distance et la connivence en même temps. Elles devaient avoir le même âge. Leurs regards se croisaient souvent à l'occasion des menus événements qui animaient le tranquille établissement. Joséfa parlait très peu mais son sentiment s'ex-

primait fort souvent dans son port de tête, altier presque hautain mais avec grâce, et son regard, clair, direct et profond.

Depuis le temps, la patronne avait remarqué que Joséfa passait très vite les pages nationales et régionales du journal, s'attardant très longuement sur les informations locales. La patronne en déduit que Joséfa était essentiellement intéressée par ce qu'on pouvait lire de la vie des quartiers, de la vie des gens d'ici. Elle n'avait pourtant pas l'air d'être native de ce triste bassin minier. Elle parlait sans accent. Une femme assez grande, à peine voûtée, aux cheveux courts couleur de jais. Toujours habillée d'amples vêtements noirs, auxquels la clarté de son regard donnait une incroyable brillance.

Ce jeudi d'octobre, Joséfa interrompit sa lecture, sans pour autant se défaire du journal, lorsque deux femmes s'installèrent tout au fond du café, qui ne ressemblaient en rien aux clients ordinaires. La plus âgée des deux devait avoir la trentaine bien sonnée. Sa raideur lui donnait l'allure d'une comédienne d'occasion qui tient à son rôle mais le joue mal, l'allure d'une artiste ratée qui met comme une fierté à l'endroit de sa propre personne. Son visage mat et bien dessiné se crispait, son corps quasi athlétique paraissait raidi par un invisible corset. Elle avait traversé le café avec l'air emprunté des femmes mal dans leur peau. La plus jeune n'avait pas vingt ans. Tout le contraire de son acolyte. Son corps, bien qu'athlétique lui aussi, ondoyait, presque maladroitement mais librement, sous un visage épanoui. Son regard était à l'affût d'on ne sait quoi. Une multitude de petites taches de rousseur accentuait son air enfantin et malicieux. Le contraste était saisissant entre ce corps de presque adulte et cette expression d'enfante. Un grand charme s'en dégageait. Gracieuse albatros d'une incertaine poésie, mi-fille mi-garçon. Géante oisillone aux plumes à peine séchées, écarquillant les yeux pour une initiatique becquée. Quand

elles furent toutes deux installées sur la banquette au fond du café, la plus jeune dévisagea son aînée, comme dans l'attente d'un signe, d'un mot, qui ne vint pas, pas immédiatement. Une fois que les deux tasses de thé furent sur leur table et que la patronne eut regagné son bar, elles échangèrent enfin un léger sourire et se mirent à parler à voix basse.

Joséfa reprit la lecture de son journal. Elle n'entendait de leur conversation que des bribes lointaines. De temps à autre, un mot, isolé, ressortait, claquait. Entre deux entrefilets, elle guettait le couple féminin si dépareillé. Elle sentit un mélange de gêne et de douceur dans leur presque-imperceptible conversation. Le couple resta près d'une heure dans le petit café. Quand elles passèrent devant le comptoir pour sortir, la patronne les observa avec détermination mais discrètement; puis regarda Joséfa en haussant à peine les épaules. Joséfa ne répondit pas.

Elles revinrent chaque jeudi suivant, sans en manquer un seul, à l'exception des périodes de vacances scolaires. Pendant tout ce temps, Joséfa fut témoin d'un très étrange phénomène : d'une semaine à l'autre, la plus âgée rajeunissait, ses gestes, ses vêtements, son regard, tout portait la trace d'un réel rajeunissement. Quant à la plus jeune, elle se faisait encore plus vive, comme folle, ou plutôt comme affolée par une histoire qui devait la prendre corps et âme. Petit à petit, leur différence d'âge s'estompait, jusqu'à disparaître. Après quelques jeudis, Joséfa entreprit de deviner la raison de ce phénomène, épiait leurs gestes, tendant l'oreille, espionnant de plus en plus efficacement le couple qui s'installait toujours à la même place au fond du café, à quelques tablées d'elle.

Ce fut sans peine, car les deux femmes l'ignoraient. Joséfa avait le sentiment de ne pas exister. C'était comme si le journal qu'elle tenait le plus

clair du temps dans les mains finissait par faire partie de son corps, ou plutôt par contaminer son corps, par l'absorber. Elle n'était plus qu'un journal, à chaque fois différent, toujours le même. Ses doigts, ses mains et ses bras, ses yeux, son visage et tout son corps, tout n'était qu'appendice de journal, fait de matière d'objet, de papier, non de chair vive et chaude. Sa respiration était celle de la page qui se tourne. Son regard n'était que ligne lue. Joséfa ne modifia rien de ses habitudes, tâchant de ne pas attirer l'attention. De toutes façons, les deux femmes étaient dans leur monde, insensibles aux choses et aux gens alentour. Le café n'était qu'un prêtelieu, un lieu factice et temporaire, un sas qui ouvrait les portes d'un univers où elles vivaient seules. Joséfa s'étonnait de leur comportement, de leurs gestes, de leur conversation. Le peu qu'elle en percevait n'avait pas de sens clair, pas d'évidence. Mais elle y sentit tout de même une cohérence, quelque chose comme une raison, sans savoir pourquoi. Elle le sentait. Bien que Joséfa ne leur adressât jamais la parole, elle ne mit pas longtemps à connaître leurs prénoms. Jane était la plus âgée, Valérie la plus jeune.

Au bout de quelques jeudis, elle crut deviner qu'entre ses deux femmes si différentes et si semblables se jouait une histoire d'amour. Elle surprit un jour un étrange manège. Jane embrassa doucement le bout de l'index et du majeur de sa main gauche, serrés l'un contre l'autre, puis déposa sur les lèvres de Valérie le baiser digitalisé. La lenteur du geste et le regard qui s'échangea tout au long de cette lenteur en disaient sur la profondeur du sentiment qui les réunissait chaque jeudi dans ce café. Joséfa imagina que ce baiser si fin au bout des doigts voulait rappeler des baisers plus larges et plus violents où les corps entiers s'affrontent, se repaissent et s'alanguissent.

Une autre fois, les deux femmes semblaient excitées. Elles parlaient de façon saccadée et douce en même temps. Elles parlaient plus haut que de coutume. Joséfa entendit ce jeudi-là claquer des mots dans des rires débridés. Monde, enfant, mari, lycée, amour, miroir, théâtre, double, prof, élève, jeu, mer, vie, dégoût... Un étrange lexique se construisait dont Joséfa ne saisissait que des éclats. Étrange lexique plein de mots dont l'assemblage était malaisé. Le point de départ semblait assuré à Joséfa. L'histoire commençait ainsi : « *Il était une fois une prof mariée mère de famille et une jeune élève. Elles se retrouvaient régulièrement dans un petit café d'une sous-préfecture du Pas-de-Calais. Clandestinement, elles s'aimaient...* ». Puis Joséfa s'essayait à inventer la suite, s'obligeant à employer tous les mots qu'elle avait pu entendre. Bris d'une histoire vive et unique mais inconnue. Miettes d'une vie à deux tombées sur le carrelage d'un petit café. Joséfa se perdait en conjectures, voulant à tout prix élaborer le scénario où tous les mots qu'elle avait entendus trouveraient leur juste place. Elle en imagina de multiples, mais devait les abandonner aussitôt qu'ils lui semblaient tenir debout : à chaque fois, il suffisait d'un mot, un seul, pour invalider l'hypothèse. De quelque façon qu'elle tournât son histoire, Joséfa s'avérait incapable d'intégrer tous les mots dans une logique indiscutable, plausible au moins. Un mot venait toujours à son heure qui jetait l'irrationnel dans l'échafaudage et le trouble dans l'esprit de Joséfa. Celle-ci n'en était que plus convaincue de la nécessité de chercher encore et encore à comprendre.

Le monde, la mer, la vie, tout disait l'amour-évasion. D'autres mots que Joséfa n'avait pas entendus étaient possibles, comme avenir, toujours, univers. Le miroir, ce devait être le regard de l'autre, où l'image de soi se reflète. Miroir dont le tain peut-être devenait inopérant à force d'être scruté. L'autre ne renvoyait plus l'image de soi mais devenait cette image. Le

regard de soi dans le miroir sans tain était regard de l'autre. Confusion amoureuse. Le théâtre et le jeu devaient désigner leur clandestinité. Elles menaient une double vie, c'était sûr ! Elles devaient composer, faire semblant, Jane avec ses enfants et son mari, Valérie avec ses parents et ses copains. Ces rôles qu'elles se contraignaient de jouer devaient sans doute attiser le feu de leur amour. Et puis Joséfa savait, d'expérience, que le mensonge à vivre compte parmi les caractéristiques de la féminité. Quant au mari et au dégoût, Joséfa imaginait sans peine qu'ils étaient liés. Elle avait remarqué l'alliance, un simple et sobre anneau d'or blanc, que Jane portait à la main gauche, celle-là même qui avait apposé un baiser aux lèvres de Valérie.

Mais elle ne savait pas à qui appartenait ce dégoût. Au mari, qui sentait un vide d'amour dans les élans parodiques de son épouse, qui sentait que la mère de ses enfants était ailleurs, toujours ailleurs quand on attendait son cœur et sa tendresse ? A moins que le pauvre homme, le père cocu n'ait eu connaissance de son infortune. Sa vie d'aujourd'hui n'était alors peut-être que dégoût, dégoût de vivre, dégoût d'aimer. Peut-être aimait-il Jane au point d'en tolérer les fantasmes. Peut-être subissait-il cette vie faite par sa femme avec amour mais avec dégoût. Ou bien ce dégoût était celui de Jane, prise entre une vie ordinaire où le rythme familial scande les heures et une vie où l'amour pour Valérie redéployait le monde, prise dans son double rôle, dans son double jeu, dans sa double identité, dans sa duplicité foncière. Dégoût de se tromper, de subir les contraintes familiales, peut-être les pauvres assauts amoureux du père de ses enfants. Dégoût de ne pouvoir laisser l'amour guider son existence ? A moins qu'elle ne fût dégoûtée d'elle-même, incapable d'être vraie, forcée de tromper et ses enfants qui attendent tout d'elle et son mari qu'elle aima sûrement un jour, il n'y avait peut-être encore pas si longtemps.

A partir de cette interrogation, Joséfa peinait à comprendre jusqu'au bout, jusqu'au moment où toutes les pièces du puzzle devaient s'accorder correctement. Le puzzle était incomplet, ou bien alors Joséfa se trompait dans l'articulation des pièces. Cet échec, elle le vivait comme un défi à relever, un défi à son intelligence. L'histoire de Jane et Valérie pouvait très bien n'être que banale. Joséfa pensait en fait que ce qui n'était pas banal, c'était l'histoire de Jane, à partir d'un certain moment. Pour le début, c'était du déjà vu : une femme prend peur, comprenant qu'elle vieillit irrémédiablement, que son corps se ramollit, que son histoire lui semble derrière elle. Sa conscience remobilise alors des souvenirs d'enfance, suprême refuge de l'âme désorientée, mais aussi, surtout, des désirs non assouvis de son enfance. Elle rêve de vivre des sensations qu'elle n'a pas connues et que son âge d'aujourd'hui a mis hors d'atteinte. Jusque là, rien d'exceptionnel. Mais l'enfance de Jane devait être peuplée de désirs de filles, désirs de femmes, désirs que la morale, despote régulateur, et la mère, tyran protecteur, avaient étouffés avant même qu'ils ne trouvent le chemin de leur expression. Sa liberté d'aujourd'hui voulait les exprimer, les satisfaire. Sa liberté d'aujourd'hui voulait mettre la vie en conformité avec les désirs d'enfance. Mais, entre la tutelle maternelle de l'enfance et la volonté régressive de la femme bientôt quadragénaire, Jane avait connu le désir de maternité, par deux fois satisfait. Partant, elle avait fait sien le projet inconscient, obligé, de perpétuer la tutelle despotique, de prolonger l'interdit. Comment pouvait-elle se sortir de cet imbroglio où s'affrontaient le désir de braver enfin l'interdit d'enfance et le devoir d'élever ses propres enfants dans l'interdit dont la société impose la reproduction. Le dilemme devait torturer Jane : mon enfance ou mes enfants ? Joséfa souffrait d'imaginer la douleur existentielle de Jane. Elle

souffrait dans son âme, dans son histoire et dans son corps.

Un jour, Joséfa entendit Valérie dire à Jane : « *Fais-moi un enfant !* ». Elle se demanda si elle avait bien entendu. Le couple convolait à des hauteurs métaphoriques où l'irrationnel venait à la rescousse du langage commun pour dire l'indicible. Pour dire l'indicible l'impossible était convoqué. Mais, de quel enfant parlaient-elles si souvent ? De l'un des enfants de Jane ou de l'impossible enfant né de leur clandestine union ? Quand le mot claquait dans le café presque vide, que voulait-il signifier ? De quoi parlaient-elles ? Du réel ou de l'imaginaire fou ? Peut-être des deux, chacun son tour. Mais alors comment les enfants réels, les enfants de chair pourraient-ils accepter, comprendre cet enfant imaginaire, cette impossible fraternité ? Le hiatus était béant et Joséfa ne savait s'il était dans l'existence de Jane ou dans son imagination à elle. Enfant, que signifiait ce mot qui si souvent emplissait le silence du petit café près de la sous-préfecture ? Enfant, c'est un mot qui fait rêver. Rêver les femmes qui veulent être mères. Rêver les femmes qui pensent n'exister que par la chair de leur progéniture, leur propre chair. Rêver les hommes aussi, de ces hommes qui savent caresser leur enfant, qui savent lui dire leur amour de père, qui osent avouer leur amour presque charnel, leur émotion vive à fleur de paternité. De ces hommes qui construisent le lien de chair à force d'amour là où les femmes le subissent après la douleur, là où les mères disent *amour* pour masquer le déchirement du corps, la séparation de la chair. Joséfa eût aimé rencontrer, un jour, un tel homme. Puis elle se souvint de son propre père.

Un jeudi, bien avant cela, ce devait être en décembre, Joséfa avait quitté le café juste après Jane et Valérie. Elle n'y tenait plus. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle voulait en avoir le cœur net. Elle ne pouvait



plus se contenter de les espionner le jeudi matin dans le petit café. Elle voulait les voir, les observer au dehors. Elle avait donc décidé de filer l'une ou l'autre pendant une journée entière. Il était dix heures environ. Au coin d'une rue toute proche, elles se séparèrent. Joséfa décida de suivre Jane. C'était en effet Jane qui l'intriguait le plus. Qu'une jeune fille qui n'a pas vingt ans tombe dans les rets d'une adulte, cela ne la surprénait pas outre mesure. Cela pouvait s'expliquer aisément. Absence ou quasi absence de la mère, peur d'affronter le monde des adultes, besoin d'être guidée pour entrer dans la vie, attirante répulsion pour l'homme nu, une jeune fille a une foule de raisons de se laisser prendre ainsi, succombant au mythe du gynécée.

Mais Jane ? Joséfa n'en finissait pas de s'interroger sur l'histoire de Jane, sur les contradictions de son existence, sur ses souffrances. Joséfa se reposait sans cesse les mêmes questions, déroulant continuellement les mêmes hypothèses pour reconstituer l'histoire de Jane et Valérie. Mais à chaque fois, elle butait sur les raisons de Jane. Valérie, d'accord, mais Jane ? Plus de trente ans, un statut social, une famille, une histoire « normale », si banale mais qui peut être si forte, où un homme et une femme vivent ensemble et avec leurs enfants... Pourquoi avait-elle tendu ses filets autour d'une fille ? Pourquoi avait-elle capturé la jeunesse si charnellement dans des liens si serrés ? Que faisait-elle de sa vie, de sa vie « normale » ? Comment pouvait-elle caresser, embrasser, chérir ses enfants après avoir baisé une gamine ? Comment pouvait-elle organiser sa vie quotidienne de mère de famille et d'enseignante, tout en se laissant aller par intermittence à refaire le monde et la vie avec une jeune fille ? Bien sûr, Joséfa connaissait ce cap difficile pour certaines femmes que constitue la trentaine entamée. Mais cela n'expliquait pas ce hiatus qu'elle sentait dans le comportement de Jane, cette contradiction qu'elle mettait dans sa

vie et qui devait expliquer cette théâtralité dans ses relations avec Valérie lorsqu'elles se retrouvaient au petit café. Quelques fois, Joséfa en voulait à Jane d'abuser ainsi d'une jeune fille. Elle comprenait mal comment une enseignante pouvait en arriver à séduire ainsi une élève. L'image qu'elle se faisait des enseignants se dégrada passablement quand elle comprit le manège de Jane. Mais Jane était belle et paraissait si heureuse, malgré son visage crispé et son corps un peu raide, que Joséfa n'arrivait pas à lui en vouloir tout à fait. Et puis tout n'était qu'hypothèse, échafaudage hasardeux. Tout n'était que dans la tête de Joséfa...

Elle la suivait discrètement dans le dédale des rues de la sous-préfecture. Elles traversèrent le centre ville, jusqu'au lycée Condorcet, à l'autre bout. Jane y pénétra. Joséfa attendit patiemment, espérant qu'elle ne sortirait pas du lycée par une autre issue. Mais elle n'eut pas le temps de s'impatienter. Jane réapparut presque aussitôt, l'air décidé, munie d'un cartable qu'elle n'avait pas auparavant. Elle reprit la direction du centre ville, s'engagea dans la rue Victor Hugo pour s'arrêter devant une officine d'avocats. Il était onze heure moins le quart. Elle y entra, et n'en ressortit qu'une demie heure plus tard, accompagnée d'une petite femme difforme dont la claudication avait quelque chose de diabolique, et le visage, quasi enfantin malgré la grossièreté des traits, quelque chose de démoniaque. Une sorte d'ange déchu, mais que la chute avait défiguré. Elles se séparèrent au coin de la rue, se serrant la main vigoureusement, avec force sourires. Jane avait la mine réjouie. Une pétillance terrible ou plutôt terrifiante échappait de son regard, qui fit peur à Joséfa.

Ensuite Jane se rendit dans une maison qui semblait être la sienne, aux limites du centre ville, rue du Chemin Vert. Valérie ne tarda pas à l'y rejoindre. Les volets roulants du rez-de-chaussée s'abaissèrent. Il était onze heures. Joséfa resta plantée à bonne distance de la maison jusque vers

midi puis s'en alla. Quand elle revint rue du Chemin Vert, les volets étaient toujours baissés. Vers quatre heures, Valérie sortit, très rapidement, discrètement. Les volets furent levés. Une quart d'heure plus tard s'était au tour de Jane de sortir. Elle alla chercher deux enfants à l'école primaire du centre ville, fit avec eux un tour dans quelques magasins, puis revint à son domicile. Une heure après, un homme, la trentaine dépassée, entra dans la maison. Joséfa abandonna son poste d'observation.

Un autre jeudi, bien plus tard, elle entendit assez distinctement la conversation des deux amoureuses. Jane qui venait de demander le divorce expliquait à Valérie comment elle allait s'y prendre pour être sûre d'obtenir la garde de ses enfants, une fois qu'elle vivrait dans leur appartement à elles deux : il lui suffisait d'abord de simuler un départ mouvementé et affolé du domicile familial, « oubliant » dans la précipitation les enfants à leur père, puis, dans un deuxième temps, d'accumuler quelques déclarations de copines, de collègues où son mari ne serait qu'un violent, un Don Juan trompant sa femme, etc. Son avocate lui avait assuré que ça irait tout seul, que ces quelques témoignages de complaisance feraient l'affaire, et que, de toutes façons, les juges ne vérifieraient jamais l'authenticité des témoignages, dans la mesure où la présomption de faute collait toujours au mari, surtout lorsque la garde des enfants était en jeu. En effet la coutume judiciaire était d'interpréter l'acharnement des pères à obtenir la garde des enfants comme un acharnement contre leur épouse. Les faux témoins n'avaient donc rien à craindre. Valérie manifestait sa joie, les yeux rieurs, comme quelqu'un qui joue un bon tour. Elles firent le compte des personnes susceptibles de leur rendre ce petit service, listant quelques noms. « *Je dois gagner !*, dit Jane d'un ton tranquille. *Je dois le casser !* »

Joséfa fut ainsi témoin d'une histoire de famille qu'elle eût préféré ne jamais entendre. Un drame se jouait là dans les rires de ces deux femmes. Joséfa n'aimait pas les histoires de séparation. Encore moins les histoires d'injustice et de mensonge. Elle n'avait jamais aimé ça. Elle resta ce jeudi-là très attentive, ne voulant rien perdre de ce qui se disait au fond du café. Elle entendit ce jeudi-là ce qu'une femme peut imaginer de satanique pour arriver à ses fins égoïstes. Elle entendit ce jeudi-là qu'au bout du mensonge se tient la destruction, la destruction de l'autre, de celui qui gêne - et pas de belle manière ! Elle entendit ce jeudi-là que l'appareil judiciaire pouvait n'être qu'une machine à broyer des pères, un désintégrateur de paternité.

Puis, un jeudi de septembre, Jane et Valérie ne vinrent pas au café. Joséfa ne les vit plus jamais. Elle imagina que Jane avait enfin exécuté son plan. Elle avait déménagé, quitté le domicile familial, sans les enfants, comme convenu avec son avocate. Elle vivait maintenant avec Valérie. Elles n'avaient plus aucune raison de se voir en cachette dans ce café le jeudi matin. Joséfa ne les vit plus jamais, mais n'oublia aucun de ces jeudis, d'octobre à septembre, où elle les avait côtoyées, discrètement, efficacement. Joséfa aurait classé l'affaire, si, les derniers jeudis, elle n'avait perçu à plusieurs reprises sur le visage de Jane des crispations différentes de celles qu'elle avait dès le début remarquées. Des crispations qui disaient la douleur, et pas seulement la gêne; des crispations proches du tremblement de quelqu'un qui a peur; des crispations précurseurs de pleurs, quand les larmes ne viennent pas. Cette observation dérangeait Joséfa. De quoi avait-elle peur, lorsqu'elle était avec Valérie, dans le café, à l'insu de la ville ? Peur d'elle-même, peur de sa propre volonté d'anéantir la paternité de son mari, peur de sa méchanceté ? Ou bien peur

d'échouer dans son stratagème destructeur ? Il n'y eut pas un jeudi dans les semaines qui suivirent où Joséfa ne se torturât point l'esprit avec ces questions. Elle voulait savoir les raisons de la peur de Jane.

Ce jeudi 10 mai, Joséfa s'attabla comme d'habitude dans le petit café près de la sous-préfecture et se saisit de *La Voix du Nord* que la patronne venait gentiment de lui tendre. La lumière était douce et le soleil semblait promettre de briller ce matin-là. Comme d'habitude, Joséfa passa vite sur les informations de politiques générales et entreprit les pages locales. Elle s'arrêta sur un entrefilet qu'elle lut à plusieurs reprises, comme si elle n'en croyait pas ses yeux. Elle posa le journal sur la table et s'immobilisa. En un éclair, elle venait enfin de comprendre l'histoire de Jane et Valérie, qui n'étaient pas venues dans le café depuis plus de huit mois. L'entrefilet en livrait le dénouement. Les pièces du puzzle étaient enfin toutes rassemblées, dans l'ordre. La pièce manquante était là, dans ce journal, en page locale. La pièce manquante, elle n'avait pas pu la connaître puisque ni Jane ni Valérie ne la détenait. Elle n'avait pas même pu la deviner. Elle était dans les mains d'une autre personne, dont elle connaissait l'existence, mais qu'elle ne connaissait pas. A peine l'avait-elle vu un jeudi de décembre, il y avait presque un an et demi.

Chaque jeudi depuis ce mois d'octobre où Jane et Valérie étaient entrées pour la première fois dans le café, et jusqu'à ce jeudi de septembre suivant où elles y vinrent pour la dernière fois, chaque jeudi revenait à la conscience de Joséfa. Le film se déroulait sur écran cortical, correctement monté cette fois. Les différentes scènes s'ajustaient entre elles, le scénario prenait sens. Joséfa comprenait maintenant quelles avaient pu être les raisons de la peur de Jane. La fin de l'histoire, qu'elle connaissait maintenant, donnait son poids à chaque scène, chaque dialogue, à chaque plan,

chaque prise de vue. C'était comme un de ces plats, dont Joséfa rêvait souvent, où le goût des ingrédients est finalement transformé à la dernière bouchée, où l'ordre d'ingestion des ingrédients détermine après coup leur saveur. Mais, pour cette fois, la dernière pièce donnait au puzzle tout entier un goût très amer, un goût de fer et de poison. Jane avait voulu gagner, elle avait tout perdu. Jane avait voulu enjamber pour l'amour de Valérie toute une période de sa vie, elle avait voulu annuler son passé récent pour retrouver son passé d'enfante, mais c'était le passé récent qui avait décidé de se dérober sous elle, sous son amour pour la lycéenne. Elle avait voulu décider de sa vie d'aujourd'hui et de demain, c'était hier qui prenait la main. Sa volonté de construire sa propre vie en devenait terriblement dérisoire. Elle avait voulu ignorer une part de son histoire, c'est cette part de son histoire qui l'ignorait maintenant. Mais à quel prix !

Levant légèrement le menton, Joséfa fixa la rue. Elle avait l'air de relire et relire encore le court article mentalement. Elle avait l'air de le savoir par cœur et de le ressasser lentement. Ses yeux fixait la rue, mais le regard était vide. Une grimace ébauchée figea l'expression de son visage. Trois larmes débordèrent de ses paupières inférieures, puis une vague lacrymale submergea ses yeux clairs. Elle ne bougeait pas, immobile. Le seul mouvement de son visage était le glissement des larmes sur les joues inertes. La patronne crut un instant que Joséfa devenait subitement aveugle et que les yeux lui faisaient mal. Quand elle se leva, sa jambe buta contre les pieds de la table voisine. Elle ne s'en rendit pas compte, se dirigea, tel un automate, vers la devanture et sortit à pas lents dans la rue lumineuse. La patronne la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparut. Elle quitta son comptoir pour débarrasser la table de Joséfa, et ne put s'empêcher de chercher dans le journal ouvert ce qui avait pu causer l'étrange

comportement de sa cliente. Entre les comptes rendus de réunions d'anciens et autres informations festives sans grand intérêt, elle fut attirée par un effroyable titre : « Un homme se suicide après avoir drogué puis étouffé ses deux enfants ». Elle s'assit à la place de Joséfa et lut attentivement l'article.

*Encore un drame du divorce ! Rue du Chemin Vert, dans la nuit de mardi à mercredi, un homme s'est donné la mort après avoir assassiné par étouffement ses deux garçons âgés de sept et neuf ans. Le tribunal de Béthune lui avait récemment notifié qu'il n'avait plus la garde de ses enfants, dans le cadre de la procédure de divorce lancée à l'initiative de son épouse. Les policiers, alertés par des voisins qui avaient entendu une détonation vers minuit, n'ont pu que constater le décès du père et des enfants.*

*L'assassin suicidé a laissé un mot où il explique son terrible geste. Selon le Procureur de la République qui en a communiqué la teneur, l'homme précise qu'il ne peut que s'incliner devant une décision de justice, si injuste soit-elle, mais que personne ne saurait le priver de sa liberté la plus fondamentale, celle de renoncer à la vie, à la vie insupportable que la Justice veut lui imposer. Il demande simplement pardon à ses enfants qu'il emmène avec lui sans souffrance, assurant qu'ils ne seraient pas sortis indemnes de cette « vie dépaternisée » [sic] et fé-*

*minisée à outrance qu'on leur impose. Il voulait aussi, précisait-il, éviter à ses enfants de connaître un monde où la Justice se laisse abuser par les mensonges et les calomnies, où les Juges décident à la légère du sort de deux enfants qui ne demandaient qu'à vivre avec leur père et avaient fini par accepter que leur mère vive autrement.*

*Le mot laissé par le père indigné se terminait par deux questions que le Procureur lut aux journalistes : « Est-ce parce qu'une femme décide de vivre autrement que ses enfants doivent quitter définitivement un père qui ne les a jamais abandonnés ? Est-ce parce qu'une femme décide de vivre autrement que son mari doit subir le déni de paternité ? ». Cet homme, commenta le Procureur, s'acharnait à être père, ce père aimait trop ses enfants.*